

ETC



Bis-Cozic

Cozic, *Séries*, Maison de la Culture Côte-des-Neiges, Montréal,
du 13 octobre au 6 novembre 1994

Gardes, Offrandes et Gisants, Galerie Graff, Montréal, du 27
octobre au 26 novembre 1994

Manon Morin

Numéro 30, mai–août 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Morin, M. (1995). Bis-Cozic / Cozic, *Séries*, Maison de la Culture Côte-des-Neiges, Montréal, du 13 octobre au 6 novembre 1994 / *Gardes, Offrandes et Gisants*, Galerie Graff, Montréal, du 27 octobre au 26 novembre 1994. *ETC*, (30), 48–50.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ENTREVUE

MONTREAL BIS-COZIC

Cozic, *Séries*, Maison de la Culture Côte-des-Neiges, Montréal, du 13 octobre au 6 novembre 1994. *Gardes, Offrandes et Gisants*, Galerie Graff, Montréal, du 27 octobre au 26 novembre 1994

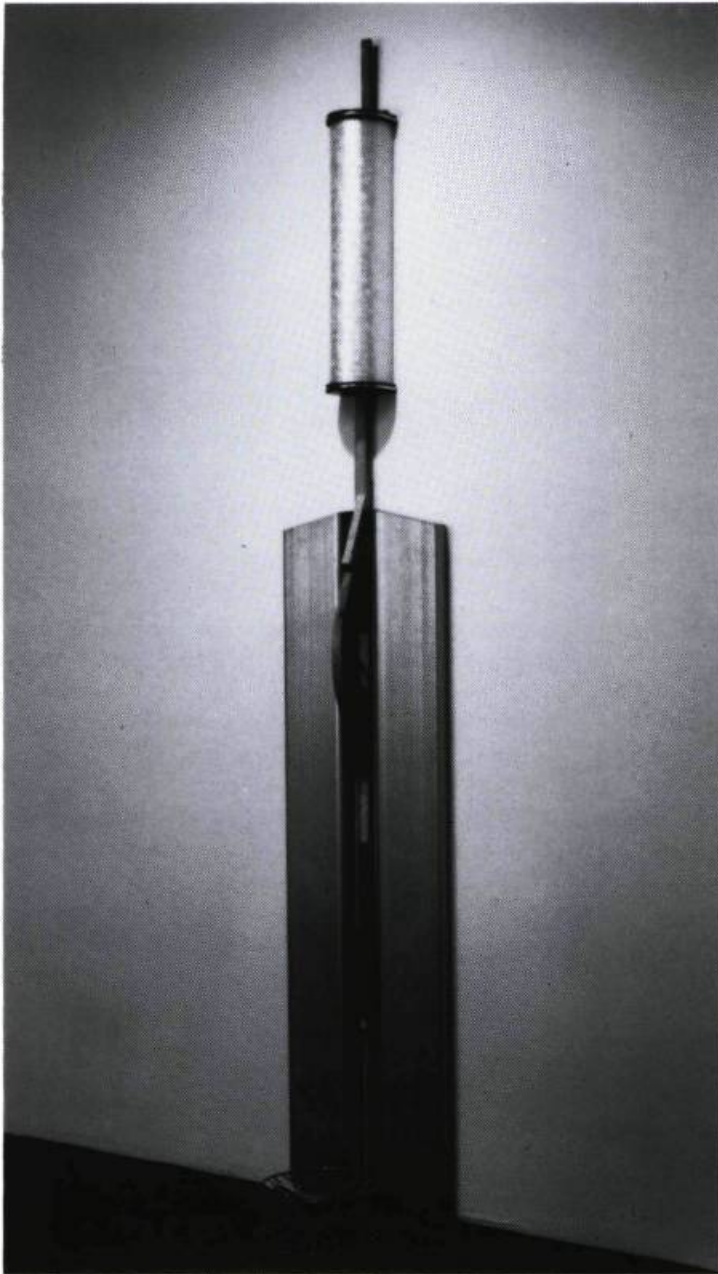


PHOTO : DANIEL ROUSSEL

Cozic, *Le Pendule*, 1994. Cuivre, bois, acrylique, verre, plastique et acier chromé; 285 x 45 x 38 cm.

Manon Morin : *Par quels processus se déroulent la conception et la réalisation de vos pièces ?*

Cozic : C'est un travail qui ressemble à celui de l'écriture d'un journal. Il se fait au quotidien. Notre atelier fait partie de la maison. Chaque jour il y a des changements, une progression ou régression qui fait que l'œuvre évolue. On est des « ramasseurs », tout est matière à servir pour l'imaginaire. On donne, peut-être à l'objet le plus banal, un autre rôle. Un rôle grandi par l'art. Mais l'œuvre n'est jamais vraiment terminée. Plûtôt, c'est l'objet qui détermine son achèvement, sa place au sein de la sculpture. On travaille par greffes, par accumulation, parfois il y a ablation. Le matériau et les dimensions offrent leurs propres limites. Le geste, par exemple, est plus important pour les œuvres de petite taille. Le temps de production compte davantage pour les œuvres plus grandes.

La spontanéité sur laquelle jouent les *Objets critiques* de l'exposition *Séries* passe dans le rapport que nous avons à l'écriture. Mais le discours qu'on y retrouve est finalement très « exercé », puisqu'on discute constamment des idées que nous avons. Ces œuvres peuvent paraître non finies de prime abord mais en fait, elles possèdent chacune une structure prédéfinie. Toutes ces années de production amènent, c'est sûr, une œuvre plus « achevée ».

M.M. : *On a souvent parlé de l'aspect ludique de vos œuvres. Pourquoi ce qualificatif ?*

Cozic : On dit « ludique » mais c'est la base du travail qui est ludique et forcément, puisqu'on est deux à faire œuvre commune. C'est un côté inévitable de l'œuvre. Mais ça provient aussi des *Surfactures* présentées au Musée d'art contemporain de

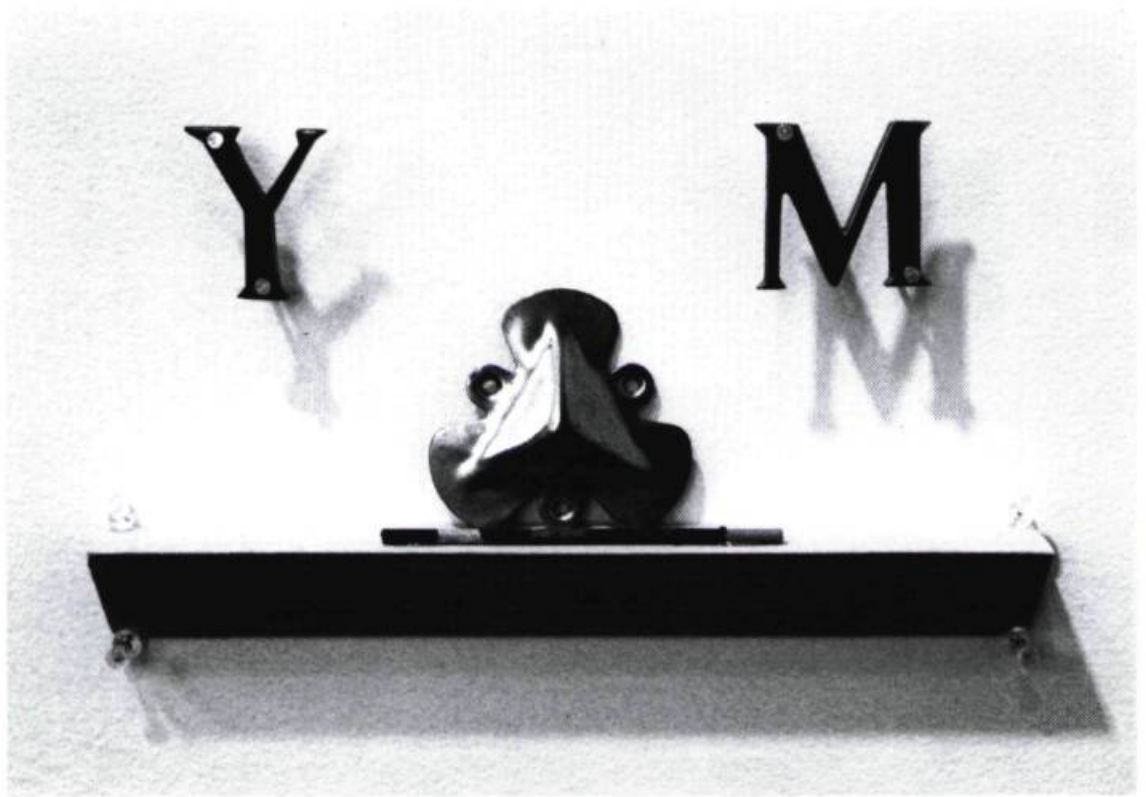


PHOTO : DANIEL ROUSSEL

Cozic, *Offrande 7*, 1994. Matériaux divers; 17 x 30 x 4 cm.

Montréal en 1977. La conception de ces œuvres est étroitement liée à l'interaction du spectateur. On a demandé à tout le monde de participer à cette exposition. On a un peu bouleversé les vieilles habitudes muséales. Même les gardiens ont collaboré aux jeux à travers la spécificité des œuvres qui demandaient aux spectateurs de toucher, sentir, embrasser. C'était une douce provocation. Pour défier l'espèce de tyrannie de l'œil. L'œil, étant éduqué, peut fausser, d'une certaine façon, la perception globale d'une œuvre.

L'œil est le sens le plus intellectuel. Et quand le spectateur d'alors faisait face à l'abstraction, il voulait trouver une signification à l'œuvre ailleurs que dans son sens formel. En donnant aux spectateurs le droit de toucher, on pensait qu'ils allaient retourner à ce qui est en eux. C'était une manière de leur faire prendre conscience des matériaux, des textures toujours très importantes dans nos travaux.

Le lieu où exposer

M.M. : *L'exposition Gardes, Offrandes et Gisants que vous présentiez à la Galerie Graff occupait harmonieusement le lieu qui la recevait.*

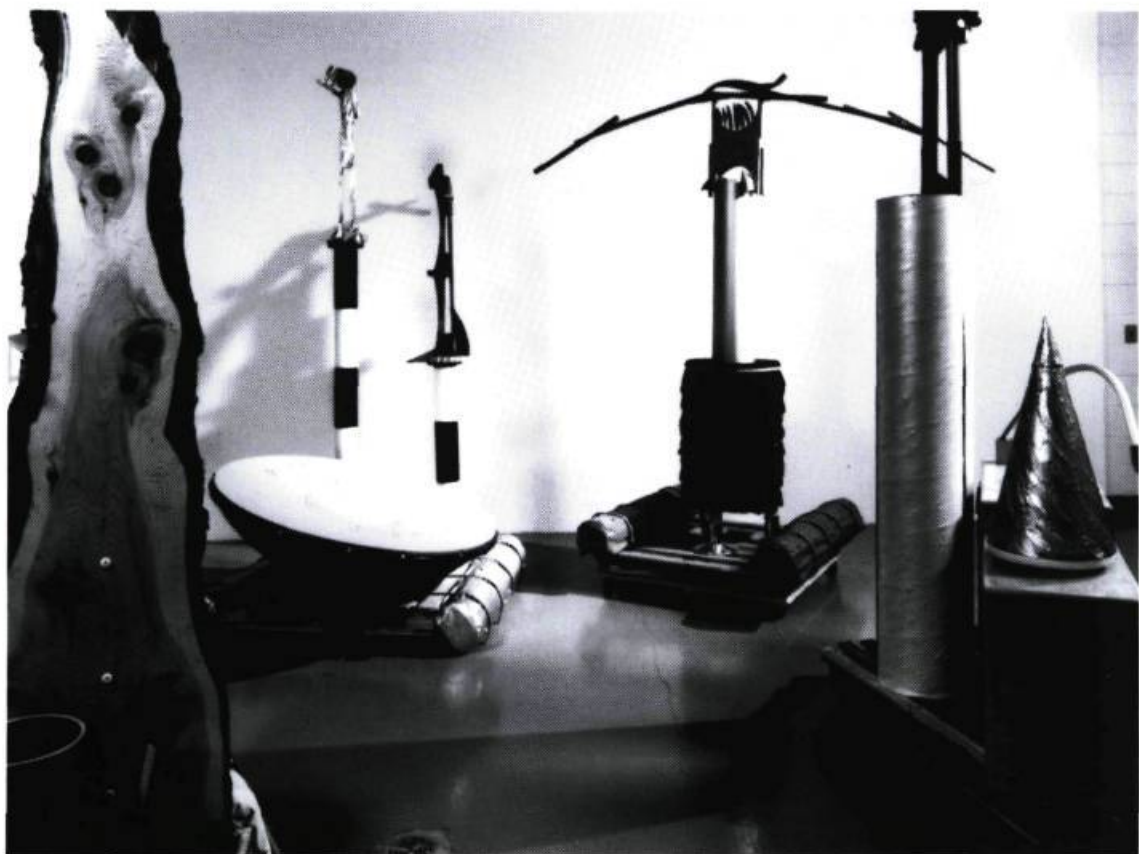
Cozic : Oui. Et surtout, il y a longtemps que nous exposons dans ces locaux, nous y sommes à l'aise. Aussi,

chaque partie de l'exposition a naturellement trouvé sa place. Les *Gisants* (la foi, l'espérance et la charité), symbolisent quelque chose de mort. Ils sont à la fin du parcours de l'exposition. Leur site est comme un lieu de recueillement. Les *Gardes* à l'entrée, les *Offrandes* au centre. Les trois parties sont en continuité et les pièces parlent dans l'espace.

M.M. : *Il vous est probablement arrivé que l'on vous demande le sens de l'influence artistique puisée parmi les artefacts produits par les amérindiens ?*

Cozic : Il y a une certaine influence mais ce n'est pas celle qu'on croit habituellement. Elle est moins formelle que sentimentale. Elle est liée au respect que ces gens témoignent envers la nature et ses dérivés. On ne doit rien gaspiller. On a tendance à croire, comme Jean-Jacques Rousseau au XVIII^e siècle, au « bon sauvage ». C'est une façon d'exprimer une certaine déception face au déroulement des événements socio-politiques ou socio-éthiques de nos sociétés industrialisées. Une façon de se retrouver en accord. Le contexte écologique de nos œuvres s'apparente autant au domaine du sacré qu'il peut s'y lire formellement.

M.M. : *Vous faites partie de la scène artistique montréalaise depuis de nombreuses années, à ce point que l'on peut vous demander si vous percevez des différences entre votre génération d'artistes, qui a fréquenté*



Cozic, *Réflexions sur un atoll : pourquoi Vuitton*, 1994. Matériaux divers, techniques mixtes; 300 x 600 x 600 cm.
Don de la Société Louis Vuitton Malletier; Collection : Musée d'art contemporain de Montréal

PHOTO : DANIEL ROUSSEL

les « Beaux-arts » et celle d'aujourd'hui, qui réalise des maîtrises ?

Cozic : Ce n'est pas du tout la même approche du travail. Mais ici à Graff il y a aussi des artistes qu'on dit « savants », qui sont très au courant des dernières théories sur l'art. Nous, à l'époque des Beaux-arts, on demandait aux artistes, avant leur inscription, d'avoir entre 17 et 30 ans et « un tempérament d'artiste ». On entendait par là, avoir l'esprit ouvert. On recevait aussi des cours d'histoire de l'art mais bien moins qu'aujourd'hui. Mais les cours de techniques étaient quotidiens et constants. Tous les matins nous faisons du dessin. Tous les après-midi, de la sculpture ou de la peinture. On était constamment dans la matière. Aujourd'hui, l'apprentissage se fait après avoir assimilé une certaine connaissance. Pour nous, ça été le contraire.

M.M. : *Que pensez-vous de la critique actuelle sur l'art ? Vous avez sans doute constaté que l'absence d'une critique valable est soulevée, soit de cette critique qui se fixe plus solidement dans les contextes formels et historiques des œuvres ?*

Cozic : Je suis un peu d'accord avec ça. Mais il y a de bons critiques. Je trouve par exemple que Jean Dumont fait un bon travail. Il dialogue avec l'artiste. Il y a un échange. Il ajoute à l'œuvre. Le problème de la critique actuelle semble être du côté de la diversité des médias. Si on prend par exemple un média comme le très parisien *Canard enchaîné*, il y a dedans un fort contenu critique. Ils trouvent la faille de toutes les productions culturelles.

Il n'y a pas de tel journal ici, ayant cette liberté et cette capacité « critique ».

M.M. : *Ici, on prend pour acquis que la critique se fait de toute façon comme une certaine « élimination » quasi « naturelle » des médias, qui couvrent seulement ce qui leur semble bon à couvrir. Comment réagissez-vous à cela ?*

Cozic : Voilà. *Le Canard enchaîné* se caractérise par le fait d'être critique. Mais on devrait trouver la critique sur l'art dans les revues spécialisées. Or ici, au Québec, même entre artistes, c'est bien rare qu'on se remette en question. Quand on va ailleurs, en France ou ailleurs, on adopte tout de suite un autre rapport à nos œuvres et on en discute. C'est bon d'échanger, c'est sain. Au Québec, on est très prude. C'est comme si on ne devait pas parler de ces choses-là.

M.M. : *Vous avez reçu une commande de la vaste entreprise européenne Louis Vuitton Malletier. Elle a été dévoilée en février dernier au Musée d'art contemporain de Montréal. Est-ce une rencontre dont vous êtes fier ?*

Cozic : C'était un défi. Nous avions presque entière liberté pour concevoir l'œuvre. Ça ne devait pas être une apologie du faux. Le travail partait de toutes les contrefaçons Vuitton récupérées à travers le pays. De faux sacs Vuitton, de fausses malles, de faux porte-feuilles. Nous avons pensé l'œuvre comme on pense une nature morte.

PROSPOS RECEUILLIS PAR MANON MORIN